

toute l'armée et même de tout le pays de France. Les chevaux qu'on leur fournit sont à l'équipolent dans leur espèce.

Or, le 2<sup>e</sup> régiment des Cuirassiers de la Garde était caserné à Versailles, dans la caserne de Saint-Martin, ancien couvent, dont les escaliers sont très forts, très larges et de douce montée. Plusieurs cuirassiers causaient entre eux de jeux d'adresse, de tours de force. On vint à parler, et pour en rire bien entendu, du fameux enlèvement de cheval du général Dumas.

—Un des Cuirassiers, tout en riant comme les autres, se permit de dire : Vous riez bien, messieurs, mais la chose n'est pas aussi impossible que vous le paraissez croire.

—Allons donc ! auriez-vous, quelque part dans la mémoire, le pendant de cette histoire ? Alors, vite ! contez-nous ça, que nous riions plus fort encore.

—Je n'ai pas d'histoire à vous conter, mais un pari à vous proposer.

—Un pari ? va pour un pari. Propose, expose.

—Eh bien ! Messieurs, pour un pari de... disons, de six bouteilles de Bordeaux, je me fais fort, de prendre mon cheval à l'écurie et de le porter dans ma chambre, au premier étage sur mes épaules, et de l'en descendre de la même façon.

Et les rires d'éclater plus fort.

—Etes-vous sérieux compagnon ? hasarda un des interlocuteurs.

Eh parbleu ! puisque le pari est ouvert.

Tenu ! Tenu ! s'écrièrent alors dix voix à la fois.

Et le cuirassier s'éloigna, gagnant vers l'écurie, en leur disant. J'aurai mon tour tout à l'heure. Votre bordeaux me fera rire.

Le cheval—un cheval d'un poids de quinze cents livres, est amené au pied de l'escalier. Comme le cuirassier l'avait dit, il se place dessous, l'enlève et le porte dans sa chambre, au milieu d'applaudissements frénétiques.

Le tour n'était qu'à moitié fait. Il fallut descendre. Le cuirassier se colla de nouveau le dos au ventre de son cheval, puis descendit une, deux, trois marches : mais arrivé là, le cheval qui trouvait un point d'appui sous ses pattes de derrière, se cabra et se rabattit sur le pallier.

Des huées, des moqueries accueillirent ce mouvement de la bête. Evidemment, le pauvre cuirassier avait perdu son pari.

Lui, souriant à ses compagnons déjà triomphants, reprend le cheval à dos et descend les escaliers à reculons.

En remontant chez lui, il trouva ses six bouteilles de bordeaux dans sa chambre ;—mais ses compagnons s'étaient éclipsés.

—Je vais bien rire, tout de même, se dit-il à part lui, puisque je ris le dernier."

Le professeur Day, de la Floride, rendrait cependant des points au cuirassier de la garde. En 1863, M. Day était engagé comme volontaire dans l'armée sécessionniste. Un journal du temps en parlait en ces termes :

—M. Day jouit d'une taille de six pieds et demi anglais et ne pèse pas moins de trois cent dix livres ! C'est le plus bel homme de son régiment,—nous le croirions sans peine, et c'est aussi le plus fort de tout le pays. On l'a vu enlever en se jouant, une balle de douze cents livres sur ses épaules. Une autre fois, il a soulevé une barrique de whiskey jusqu'à la hauteur de ses lèvres et s'est mis à boire à même la bonde." On ne dit pas ce qui en est resté.

On cite encore de lui un exploit qui l'a fait condamner à cinq cents dollars d'amende, par la cour de Circuit de Landerdale. Voyant passer un de ses ennemis monté sur un jeune cheval il saisit dans une seule étreinte l'homme et la bête, qu'il jeta, sans souffler, par-dessus une barrière.

Ajoutons—chose rare à mentionner,—que le Goliath Floridien est un savant dans toute l'acception du mot, et que l'épithète de professeur dont il fait précéder son nom n'est pas un titre de convention. M. Day est un profond mathématicien et un linguiste encore plus distingué. Outre les langues mortes qu'il possède à fond, il parle couramment six langues vivantes.

En France, on pourrait en faire indistinctement un membre de l'Académie ou un tambour-major de la Garde. Que la Floride soit frère de son grand homme !

Au mois de juin 1865,—mourait à Dighton, un individu, que sa force prodigieuse a fait passer dans tout le Massachusetts, à l'état de héros légendaire. Porter un porc gras sous chaque bras ; briser une barre de fer entre ses doigts, aussi facilement qu'un tuyau de pipe ; prendre une barrique de cidre à la force des poignets et boire à la bonde, ces bagatelles n'étaient pour lui qu'un jeu, il ne s'en faisait pas gloire. Mais on cite de lui des traits que la force humaine n'a jamais surpassés, ou peut-être même jamais égalés. En voici un exemple. Un charretier conduisait aux environs du village une tonne de charbon de terre : une roue se rompit dans le chemin ; le cheval s'abattit et se cassa la jambe ; le charretier courut aux habitations pour chercher de l'aide. Quand il revint, le cheval et la voiture avaient disparu. On les retrouva, à cents pas de là dans la clairière d'un bois qui bordait la route. On cria au miracle ; puis, quand toute la population fut accourue, Briggs se montra et rit au nez des paysans.

Une autre fois, il se permit une mystification qui faillit lui coûter cher. Il y avait, dans une église voisine, une cloche magnifique, don d'une âme pieuse et pesait trois mille livres. Cette cloche tomba un jour du clocher, en effondrant les plafonds. On accourut, puis on remit au lendemain pour relever

la cloche, qui n'avait point de mal. Le lendemain, en effet, des charpentiers furent appelés, une solive ajustée et des cordes passées dans des poulies pour enlever la masse métallique ; mais au moment où elle commençait à quitter terre, elle se mit à sonner toute seule, et le battant à carillonner, comme en un jour de fête. Les ouvriers lâchèrent prise et la cloche tomba lourdement sur le sol. Une sainte terreur s'empara de la foule qui crut la cloche ensorcelée. Ce fut bien autre chose encore, quand on la vit se soulever comme une boîte qui s'ouvre. Mais la panique ne dura pas longtemps ; on ne tarda pas à voir apparaître Briggs qui sortait de sous la cloche comme il était entré. Seulement il avait en aussi peur que les assistants, quand il avait vu retomber cette masse énorme qui l'aurait infailliblement écrasé si elle avait tant soit peu dévié de la verticale.

A. N. MONTPETIT.

(A continuer.)

#### A TRAVERS MES LIVRES.

Il n'est pas sans intérêt pour le lecteur de connaître ce que pensent chez nos voisins, les chefs d'opinion, sur les grands événements dont la trame se déroule sous leurs regards observateurs et réfléchis.

M. Charles Sumner, du Sénat des Etats-Unis, a publié un livre sur la guerre franco-allemande, et c'est de ce livre que je voudrais vous dire un mot aujourd'hui.

M. Charles Sumner, on le sait, n'est pas le premier venu. Il s'est fait un nom considérable dans la politique ; et l'influence dont il jouit auprès de ses concitoyens, donne à sa parole une autorité légitime et un grand poids.

Je sais bien que nous avons raison d'en vouloir à M. Sumner, qui aurait pu, dans des circonstances que je n'ai pas besoin de rappeler, ménager un peu plus notre amour-propre et notre orgueil national.

Gardons-nous rancune à l'illustre sénateur pour certaines appréciations un peu cavalières, pour certain défi que, heureusement, nous n'avons pas eu à relever ?

Ah ! bah, est-ce qu'il n'est pas convenu, depuis le traité de Washington, que nous sommes aux petits soins avec la république ; que nous nous serrons les deux mains chaque fois que l'occasion s'en présente, et que nous finirons par nous embrasser étroitement dans des transports de la plus vive amitié ?

Sans doute, cela est convenu. Aussi pouvons-nous espérer ne plus voir désormais les armées lilliputiennes du fédéralisme prendre nos villages-frontières pour théâtres d'exploits chevaleresques dont l'illustre Don Quichotte eut été jaloux.

M. Charles Sumner, selon M. Michel Chevalier, est l'un des citoyens les plus distingués de son pays ; il a exercé une influence suprême sur les événements dont la grande république a été le théâtre depuis le moment où, en 1861, le Sud déclara qu'il brisait l'Union et s'empara, à coups de canon du fort Sumter, situé dans la rade de Charleston. M. Charles Sumner n'a pas figuré sur les champs de bataille ; il était ailleurs, au Sénat des Etats-Unis, d'où l'on peut dire qu'il a été le directeur politique de la lutte.

—D'autres, et il serait injuste de ne pas nommer ici le président Lincoln et le secrétaire d'Etat, M. Seward, ont puissamment contribué, par la solidité de leur caractère et par la confiance qu'ils inspiraient, à soutenir le courage et les résolutions du Nord dans les temps difficiles où l'organisation militaire manquait totalement et où l'on éprouvait des revers. Mais la pensée d'extirper l'esclavage, d'obliger les Etats à esclaves à modifier leur régime intérieur de façon à rendre impossible le rétablissement de la servitude sous un autre nom ; l'idée d'assimiler, par la loi, le noir et le mulâtre au blanc, assimilation à laquelle jusque là les mœurs répugnaient aussi profondément que les lois, ont été propres à M. Charles Sumner plus qu'à personne, et furent la base d'un plan qui a triomphé par l'indomptable volonté et l'éloquence toujours prête de cet homme d'Etat. On peut donc dire de M. Charles Sumner, qu'il est, à lui seul, une opinion publique."

Voilà l'homme, tel que le juge un écrivain français, dont l'autorité en la matière est incontestable. Maintenant, suivons M. Chevalier dans l'appréciation de ses opinions.

Sur le fait de la déclaration de guerre, M. Sumner donne tous les torts à la France. Et n'a-t-il pas raison ? Se lancer avec une telle légèreté dans une pareille entreprise, n'est-ce pas le comble de la folie ? Non-seulement le gouvernement eut le vertige, mais le Corps Législatif, mais le Sénat furent insensés. Et quel stupide engouement sur la place publique. On tenait pour certain qu'on irait à Berlin par journées d'étape. Et pourtant, il eut été facile de constater, lorsque le maréchal LeBœuf déclarait avec emphase que la France était archi-prête, prête jusqu'au dernier bouton de guêtres, qu'elle n'avait pas le tiers de l'effectif de l'ennemi ; que le régime de l'armée était détestable ; que l'éducation des officiers avait été déplorablement négligée ; qu'il n'y avait pas un chef qui sût commander de grandes opérations et sur lequel on pût compter comme sur un stratège éprouvé.

M. Sumner déteste la guerre, qu'il regarde comme un acte barbare. Il l'assimile au duel entre particuliers. Rien n'était plus commun que le duel au moyen-âge : c'était un moyen légal de vider les contestations ordinaires, les procès civils. L'auteur consacre, à ce sujet, un chapitre plein d'érudition.

M. Sumner, qui veut le rapprochement des peuples, appelle de ses vœux une organisation européenne qui ferait de l'Europe quelque chose d'analogue à l'Union Américaine, et qu'il appelle les Etats-Unis de l'Europe.

—Sur ce point, lui répond M. Michel Chevalier, il me semble que la victoire de la Prusse devrait inspirer à l'illustre orateur beaucoup d'appréhensions. C'est en effet un événement dont la conséquence nécessaire est que les meilleures tendances de la civilisation européenne soient bouleversées. Adieu les espérances de paix et de concorde ! L'Europe ne peut plus être qu'un camp. Les douze cents mille hommes de la Prusse, constamment prêts à entrer en campagne avec leurs canons Krupp, provoquent l'organisation des mêmes armements chez tous les autres peuples. Le cri d'angoisse poussé par l'infortuné roi des Lombards Didier, quand du haut des tours de Pavie il aperçut l'armée formidable de Charlemagne : *Du fer, du fer, grand Dieu, que de fer !* les hommes sages et éclairés auront à

le répéter partout. Qu'ils sont loin alors les *Etats-Unis d'Europe*, tant désirés de M. Sumner ! et à qui la faute ? Je suis persuadé que nous aurons de lui, quelque jour, un beau discours sur ce sujet. Il ne peut manquer d'apporter à la civilisation européenne, menacée par le despotisme militaire, le secours de son éloquence, qui vaut une armée."

M. Sumner n'est pas tendre pour la Prusse, lorsqu'il arrive à parler de l'annexion forcée de l'Alsace et de la Lorraine. Il s'élève avec force contre cette violence, qu'il dépeint comme une violation du droit international et un outrage à la liberté des peuples.

Vous êtes, dit M. Sumner, en s'adressant au cabinet prussien, vous êtes partisan de l'unité nationale en Allemagne, et vous avez raison. Vous l'êtes avec passion, et je vous en admire. Mais si l'unité nationale est bonne chez vous, elle l'est de même ailleurs, elle l'est en France. Laissez donc à votre ennemi deux provinces où tout proclame que la France en est la patrie chérie. Et si, parce qu'une partie de la population alsacienne parle encore allemand, c'est une raison pour que vous les forciez de rentrer dans le giron de l'empire d'Allemagne, il s'ensuit que vous êtes fondé à envahir la Suisse allemande, qui jadis était comprise dans l'empire d'Allemagne et parle universellement l'allemand. Que dis-je, la Suisse. Vous pourriez tout aussi bien revendiquer une partie de la Pensylvanie, et prétendre être souverain à Chicago !

Il y a à la fois beaucoup de force et de finesse dans cette argumentation.

M. Sumner résout dans le sens de l'équité la question de l'indemnité de guerre. En principe, il admet que le vainqueur en demande une au vaincu. Mais, dit-il, c'est le cas d'agir avec modération. On sait ce qu'a été la modération prussienne. Jamais, depuis que le monde est monde, on ne vit un peuple abuser de la victoire sur un voisin au point de lui demander une telle rançon. Et puis, outre la somme d'argent, au profit du trésor prussien, il y a tout ce que les individus ont exigé ou ont pris.

Une des conclusions du livre de M. Sumner, c'est que les armées permanentes sont le fléau des états. Pour des chefs ambitieux, c'est, dit-il, une incitation à poursuivre la gloire militaire, désespoir des familles et ruine des états. Le parlement anglais a le soin constant de réduire l'armée permanente au minimum, et de n'en garder que la moindre partie dans les îles britanniques.

Aux Etats-Unis, M. Sumner rappelle avec un légitime orgueil qu'aussitôt après avoir terminé la guerre de la Sécession, qui avait obligé le Nord à lever un million de soldats, on procéda au licenciement de cette armée qui, après deux ans, était réduite à l'effectif de deux ou trois divisions françaises.

Tout cela est juste, tout cela est vrai, sans doute ; mais comment la France peut-elle se passer d'armée permanente ? Comment l'Autriche pourrait-elle désarmer ? Les Etats-Unis étant seuls puissants sur ce continent, une fois la rébellion du Sud accablée, rien ne s'opposait plus à ce que leur armée fut licenciée et dispersée aux quatre coins de la république. Mais en peut-il être de même pour une nation européenne ? Non, évidemment ; et l'Angleterre, toute isolée qu'elle est dans son île, éprouve le besoin de réorganiser ses forces, et de les préparer aux éventualités de l'avenir, en les mettant à portée d'acquiescer tous les développements du progrès et de la science moderne.

M. Sumner espère que le droit international reconnaîtra, par l'assentiment général des cabinets, la règle de l'arbitrage avant les hostilités. De même, dit M. Chevalier, que des tribunaux d'hommes ou des conférences d'amis préviennent un grand nombre de duels, il estime que l'arbitrage ajusterait la majeure partie des différends entre les Etats et empêcherait la plupart de ces duels nationaux qu'il considère comme la reproduction en grand des rencontres individuelles au pistolet ou à l'épée.

Ce système d'arbitrage a réussi, dans tous les cas, entre l'Angleterre et les Etats-Unis, dans l'affaire de l'*Alabama*.

UN SOLITAIRE.

#### LE CITOYEN JACQUES.

Voir No. 41.

Tout à coup, dans les airs, retentit le son lugubre d'une trompette guerrière.

Un bruit strident et sonore fait raisonner les échos voisins des mille voix de la guerre, et se répétant dans les rochers, va porter le trouble et l'effroi dans les âmes.

C'est la voix du canon !

Un nuage épais de poussière cache derrière lui des légions de combattants.

C'est l'étranger qui envahit le sol sacré de la patrie !

C'est l'invasion sacrilège !

A cette attaque imprévue, les âmes perdent courage.

On parle de prendre la fuite.

On s'enfuit !

—A moi ! crie une voix forte et sonore.

Toute une populace se retourne et regarde.

Un homme apparaît portant l'oriflamme patriotique sur lequel se lisent ces mots écrits en lettres de feu : *La patrie est en danger* ;

Un homme, avec un regard de flamme, avec une voix de stentor, avec un port de géant, avec un geste imposant !

Il parle : le silence règne.

Il dit :

Que la patrie est en danger ;

Qu'il faut courir aux armes ;

Que l'ennemi est aux portes de la ville ;

Qu'il faut l'en chasser ;

Qu'il faut vaincre ou mourir ;

Qu'il s'ensevelira, s'il le faut, sous les ruines de sa patrie.

Il dit et vole au-devant de l'ennemi.

Ces paroles raniment les courages, cet exemple excite les volontés.

Vive le citoyen Jacques ! crie la multitude.

Et la multitude court aux armes.

Alors on entendit comme un bruit effroyable : des cliquetis d'armes, des imprécations, des chants guerriers, des bravos frénétiques, des sons de trompette et de tambour, des hennissements de chevaux, des paroles de commandement.

Et par-dessus tout cela, la voix ronflante du canon et l'aigre sifflet de la fusillade.

Un moment un tourbillon de poussière enveloppa assiéger et assiégés ; il n'y eut plus de drapeau ; il n'y eut plus de chefs ; la mort seule semblait vivre pour grossir l'œuvre du carnage.